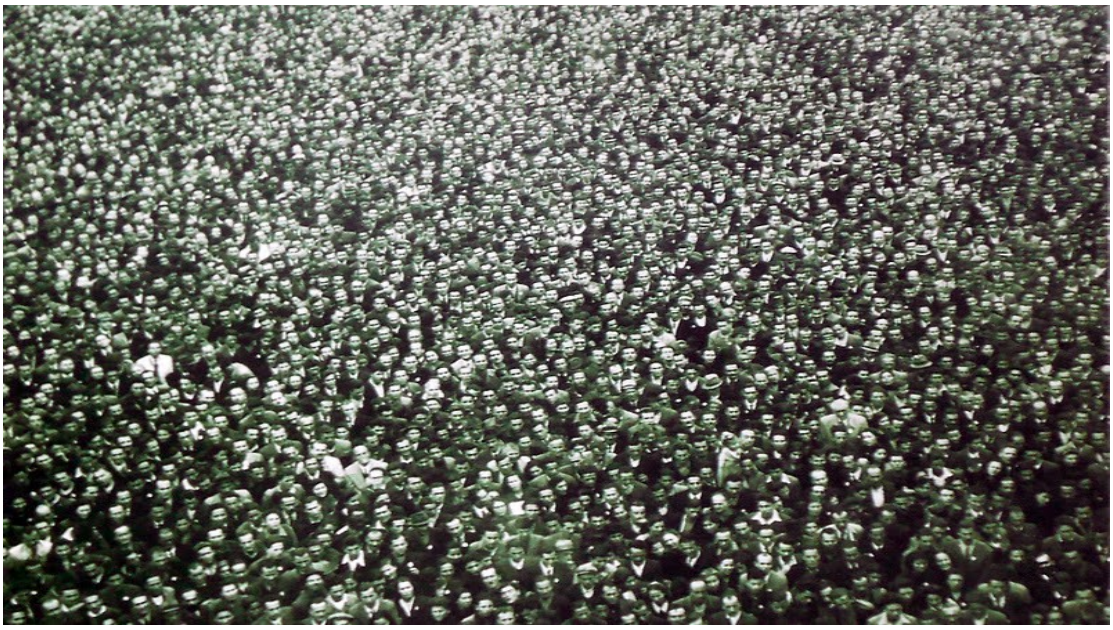
Le voyage du MATAROA

Le théâtre des événements



12 octobre 1944 : la libération d'Athènes

L'ambiance enthousiaste de la Libération commence progressivement à être éclipsée par la dure réalité. L'Occupation laisse derrière elle des traces profondes du drame. Les pertes humaines et matérielles dont la Grèce a souffert sont immenses. Les conflits politiques et la pénurie économique mènent à une polarisation sociale ; la joie de la Libération ne dure pas plus de deux mois. Le gouvernement est incapable de répondre à la situation économique tragique : le manque d'argent, le déficit abyssal, l'augmentation démesurée de l'inflation. Le taux de chômage dans la ville est énorme. La population d'Athènes et d'une partie de la province survit grâce à l'aide de la Croix-Rouge et des services de ravitaillement des Alliés. Le pays est confronté au spectre de la faim et, dès le début de l'année 1945, l'alimentation de la population devient le problème le plus pressant.

2

3 décembre 1944

Le dynamisme et l'avancée des mouvements de résistance de gauche entrent en conflit avec le monde d'avant-guerre au cours de la période succédant à la Libération. Le manque de perspicacité politique, ainsi que le manque de respect de l'adversaire et des idées politiques qu'il représente, conduisent à la confrontation dramatique de décembre. Le 3 décembre, sur la place de la Constitution (Syntagma), a lieu le plus grand rassemblement de l'EAM (Front National de Libération) bien que le gouvernement l'ait interdit. La police ouvre le feu sur la foule, tuant 23 personnes et en blessant plus de 100. Athènes pendant environ un mois se transforme en champ de bataille. Les « événements de décembre » causent la mort d'environ 7 000 combattants (230 Britanniques, 3 500 soldats des forces gouvernementales et 3 000 membres des forces de l'EAM) et d'un nombre indéterminé de civils.

12 février 1945 : le Traité de Varkiza

Ce traité a théoriquement pour but de mettre fin à la guerre civile qui a débuté le 3 décembre et de créer les conditions propices à un développement pacifique après la guerre. Le Traité de Varkiza, qui n'a jamais été appliqué, prévoit en substance la défaite de la gauche et la victoire des forces conservatrices.

3

La terreur blanche : 1945-1946

Les termes du Traité de Varkiza sont impossibles à mettre en œuvre en province. Cela est dû à la faiblesse de l'Etat et à l'effort de l'*establishment* d'avant-guerre pour s'opposer par la force et par la terreur à l'avancée de la gauche depuis l'Occupation ; une grande partie de la population est ainsi chassée des villes et contrainte de prendre le maquis.

La Guerre Civile grecque : 1946-1949

La montée en puissance de l'opposition entre les deux parties conduit rapidement à la guerre civile, d'une part en raison des tentatives de la bourgeoisie pour résoudre le problème par la voie des armes, d'autre part en raison de l'attitude ambivalente du Parti communiste, qui, sur le plan militaire et sur le plan politique, adopte des positions apparemment contradictoires. La Guerre Civile grecque est considérée dans le monde entier comme le premier acte de la Guerre Froide ; c'est le conflit qui compte les pertes les plus importantes que le pays ait connues depuis 1830. Les blessures

causées à la société grecque resteront ouvertes pendant des décennies, laissant des traces visibles jusqu'à aujourd'hui.

Le bateau du fol espoir

4

Octave Merlier invente le bateau de l'espoir

Dans ce contexte plutôt sombre de persécution, de mort, de peur, de faim et d'incertitude, le philhellène Octave Merlier, directeur de l'Institut Français d'Athènes, en collaboration avec le secrétaire général Roger Milliex, prévoyant les évolutions politiques en Grèce, décide d'aider la jeune élite intellectuelle du pays à fuir la Grèce et à gagner Paris, à travers l'institution des bourses de l'État français. Dans un grand entretien accordé de nombreuses années après au sujet du MATAROA, Octave Merlier fera valoir que le critère principal de sélection était la situation économique des candidats.

« C'étaient des enfants pauvres... Je ne les oublierai jamais. Quel que soit le résultat que nous aurions pu obtenir pour ces personnes, cela nous aurait semblé peu. »

Les passagers du MATAROA sont des membres de la gauche ainsi que des rejetons de grandes familles bourgeoises athéniennes.

« Surtout, je voulais de jeunes scientifiques qui iraient à Paris, Lyon, Montpellier, Nancy, Strasbourg, assisteraient au gigantesque travail de reconstruction, et qui, en revenant en Grèce, offriraient leur expérience créative. »

Effectivement, Merlier et Milliex parviennent à sortir les boursiers d'une position extrêmement difficile. Voyant le danger qui planait sur la tête de toute une génération de scientifiques et d'artistes, ils s'empressent d'aider tous ceux qui en ont la possibilité à s'échapper à l'étranger pour études.

Joyeux Noël

Dans la soirée du 22 décembre 1945, environ 215 jeunes scientifiques et artistes grecs, pour la plupart boursiers, et certains à leurs propres frais, embarquent enfin sur le bateau néo-zélandais MATAROA, après bien des aventures, des péripéties diplomatiques, des alliances politiques, des retards, des reports, des angoisses. Certains d'entre eux, quelques années plus tard, se distingueront au niveau international ; quelques-uns prépareront et soutiendront le mouvement de mai 68.

« Ils emportent ce qu'ils croient nécessaire à l'exil, les choses les plus diverses. Manuscrits, livres, machines à écrire, outils, vêtements, tapis, disques de gramophone, médicaments, photographies, objets-fétiches, bottes pour l'hiver de l'Europe, casquettes, parapluies. Tous ces objets sont entassés dans de vieilles valises – ces valises brunes en papier mâché que l'on entourait de ficelles pour éviter qu'elles ne se dissolvent en pleine rue –, dans des caisses en bois, des sacs, des paniers, des ballots très lourds, de petits sacs de toile contenant quelque chose à manger pour la route. La plupart de ces passagers sont sans le sou. »

L'Odyssée va durer une semaine entière. Les passagers arrivent le lendemain à Tarente, en Italie. Dans la station bombardée, ils montent à bord d'un train à bestiaux et voyagent jusqu'à Rome, pressés les uns sur les autres. Après un grand nombre d'arrêts et de changements de trains (on les fait monter à plusieurs reprises dans des wagons qui roulent à peine), portant chaque fois eux-mêmes tout ce fatras de bagages, ils embarquent enfin dans un autre train jusqu'à la frontière suisse. Là, ils passent quelques heures dans un monde totalement différent, qui n'a pas connu la guerre, et sont témoins de scènes surréalistes, qui atteignent leur summum lorsque les passagers sont pulvérisés au DDT. Le lendemain, ils arrivent enfin à Paris, à la Gare de l'Est. Il est minuit, et nous sommes le 28 décembre 1945.

« Paris nous semblait triste et mal éclairé, aucun rapport avec la Ville Lumière. »

Les étrangers

Le voyage légendaire, cette « sortie rêvée », associée à la période la plus difficile de l'Histoire grecque moderne, s'est achevé. À partir de là, les passagers se dispersent, chacun en fonction de ses centres d'intérêt ; les petits groupes amicaux se séparent et la vie continue. Certains s'adaptent facilement. D'autres ressentent fortement leur condition d'étrangers, de métèques, de personnes ne sachant où aller ni comment lier conversation. Au-delà des politiques de conciliation et des efforts diplomatiques ayant permis leur venue, ces jeunes qui sont arrivés une nuit de décembre 1945 sont bel et bien des inconnus au beau milieu d'une Europe morcelée. Tous doivent survivre, et, pour tous, le risque de l'expulsion est une épée de Damoclès.

« Je n'aurai plus rien à moi, plus rien, même pas un coin de terre à aimer. Je ne serai de nulle part. Seulement cette grande blancheur béante, l'avenir, et ce qui reste à faire. »
Mimica Cranaki

Peu sont ceux qui décident de rentrer en Grèce. La plupart ont déjà trouvé leur voie et ont pris leurs décisions:

« Je n'avais plus envie de prendre le maquis ni de participer à des organisations politiques, parce que j'étais sûr que je ne pourrais pas offrir là quelque chose de substantiel. J'ai fait une sorte de choix. J'étais certain que le travail scientifique que j'effectuerais en France bénéficierait davantage à la Résistance, que ma présence en Grèce. »

Nikos Svoronos

« Beaucoup d'entre nous sont doublement déçus ; déçus par le monde bourgeois dont ils sont issus, rejetant la bourgeoisie, et frustrés par le mouvement communiste. Nous laissions derrière nous la Grèce bourgeoise, nationale et communiste et nous partions à l'étranger dans des pays qui pouvaient nous offrir des opportunités et des possibilités dont plusieurs se sont réalisées. »

Costas Axelos

« L'humanité progresse au milieu d'un large fleuve secoué par des tourbillons intérieurs et ces courants contraires que sont l'injustice, l'iniquité, l'inégalité des chances! On ne peut jamais éliminer ces anomalies. »

Iannis Xenakis

« Le voyage du MATAROA *est dans la vie de la Grèce moderne un événement historique, qui devra être écrit un jour. La dernière des catastrophes survenues dans ce pays est bien sûr l'invasion massive et rapide de la culture de consommation occidentale moderne ; un pays qui n'avait pas changé en 25 siècles s'est, en l'espace de 20 ans, retrouvé profondément déstructuré, et quand je dis un pays, je ne veux pas seulement parler des paysages, je veux surtout parler des hommes, de leur qualité, de leur comportement.*

Malheureusement, il me faut reconnaître, j'en ai peur, que si je n'étais pas parti, je n'aurais certainement pas pu faire ce que je crois avoir pu réaliser en m'exilant. Je ne dis pas que la Grèce m'aurait dévoré... mais dans le fond ... mon sentiment est à peu près celui-ci. »

Cornelius Castoriadis

« C'était la guerre, l'Occupation, nous nous sommes enfuis, nous avons survécu et nous étions libres en Europe. C'est tout. [illegible] revenu parce que je sentais que je devais combattre dans les montagnes, sinon la vie l[illegible]ait très bien, j'aurais pu ne pas revenir. Et si vous montez aujourd'hui une représentation sur l'histoire du MATAROA, dites bien comme il est dommage que ce pays gaspille ses forces et ne les exploite pas. »

Manos Zaharias, 92 ans

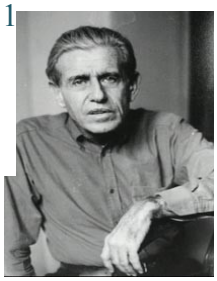
« Nous étions une mosaïque de personnes qui ont dû se débrouiller et c'est un vrai miracle si nous ne nous sommes pas bouffés le nez les uns les autres, étant donné que nous étions d'obédiences politiques différentes. Nous étions unis par le même besoin d'arriver quelque part. Nous sommes allés dans l'inconnu. C'était une situation désespérée. Nous étions jeunes et nous ne voulions pas que nos vies soient gâchées. Vous savez, la chose la plus importante pour un peuple c'est de ne pas perdre ses jeunes. Nous avons fui une terre où nous nous trouvions dans l'impasse, de la même façon que vous voulez partir aujourd'hui. »

Nelly Andrikopoulou, 92 ans

« Au cours de ma vie de plus de cent années, je ne me souviens pas avoir traversé une période avec de tels blocages politiques, et surtout économiques... Nous sommes à présent au fond du trou et j'espère que cela n'ira pas en empirant. Certes, le fascisme aujourd'hui peut avoir un autre visage. Je préférerais être mort que d'être contraint de revivre ces situations dans mon pays. »

Emmanuel Kriaras, 107 ans

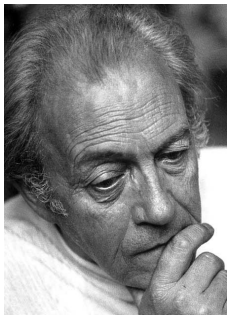
1



2

3

4



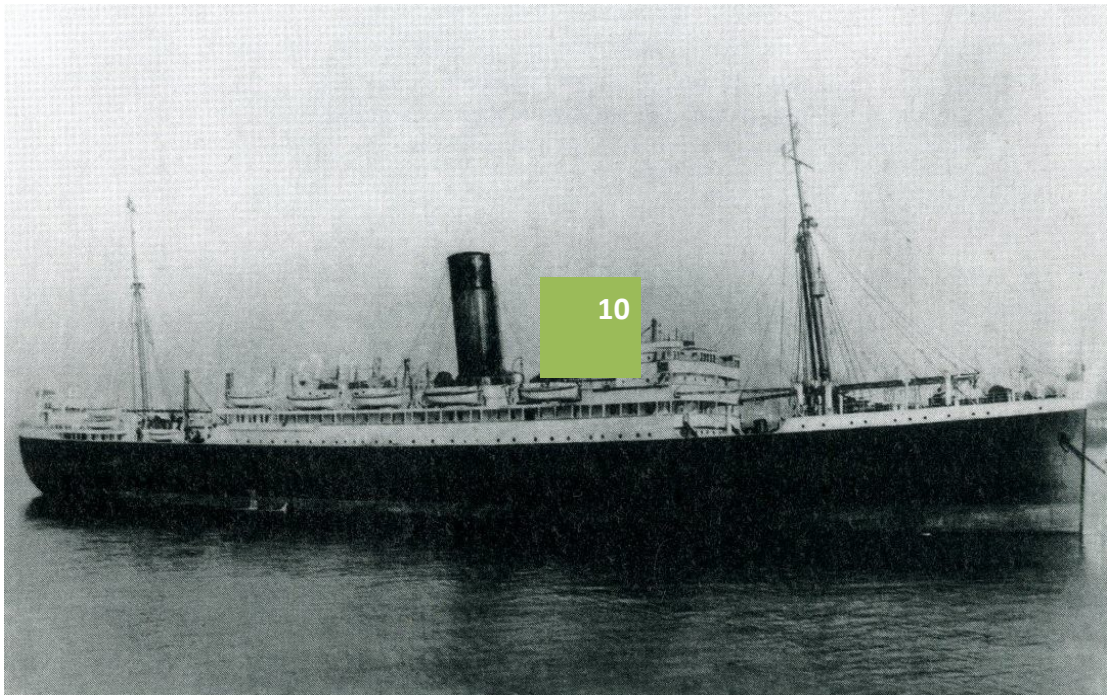
5

6

7

La précieuse cargaison

Le chef d'équipe était l'architecte Panos Tzelepis et parmi les membres de la compagnie des boursiers se trouvaient: les philosophes Cornelius Castoriadis, Costas Papaioannou [7], Mimica Cranaki, Costas Axelos, l'historien Nikos Svoronos, les architectes Emmanuel Kindynis, Aristomenis Provelengios [1] Athanasios Gattos, Constantin Manouilidis, Nicolas Hadjimichalis, George Kandylis, Panos Tsolakis, Takis Zenetos [4], le cinéaste Manos Zacharias, les sculpteurs Kostas Koulentianos [3] et Mémos Makris [5], le peintre Constantin (Dickos) Byzantios [2], le chef d'orchestre Dimitris Corraface, le critique d'art Angellos Prokopiou, les médecins Evangelos Glinos et André Brikas, l'écrivain Elli Alexiou, la poète Matsi Hatzilazarou [6], le poète Andreas Kambas, les philologues Emmanuel Kriaras et Stamatios Karatzas, et bien d'autres. Le compositeur Iannis Xenakis, qui avait perdu un œil pendant les « événements de décembre », n'a rejoint Paris que deux années plus tard.



Diogène et la femme aux grands yeux

Le MATAROA, mot qui en polynésien signifie « la femme aux grands yeux », a aussi une histoire très intéressante. La compagnie maritime néo-zélandaise Shaw Savill & Albion l'avait affrété en 1926 par l'intermédiaire de la société écossaise Aberdeen Line, et six ans plus tard, l'a acheté en changeant son nom : DIOGÈNE est ainsi devenu MATAROA. Au cours de la Seconde Guerre mondiale le bateau a conduit des milliers de *marines* américains en Irlande du Nord, en vue du débarquement en Normandie, et après la guerre il a acheminé en Palestine des centaines de Juifs qui avaient survécu à l'Holocauste. Son chef comptable n'était autre que le lieutenant rescapé du Titanic, Herbert Pittman, qui, jusqu'à la fin de sa vie fut hanté par la pensée qu'il aurait pu sauver d'autres passagers, après le naufrage du légendaire transatlantique. Quelques jours avant sa retraite, le destin voulut qu'il soit témoin d'un autre sauvetage d'ampleur, qui a marqué pendant des décennies la vie spirituelle de la Grèce d'après-guerre. En 1957, ce cargo historique fut mis au rebut à l'extérieur de Glasgow, tandis que sa cloche fut offerte à une école de Nouvelle-Zélande.

À suivre .....

11